

Histoire et archives à l'ère numérique (compte-rendu)

Martin Grandjean
traverse, 2023, 1, 159-162

Caroline Muller, Frédéric Clavert Le goût de l'archive à l'ère numérique

La Gazette des Archives 253/1 (2019), 123 p.

Ian Milligan History in the Age of Abundance? How the Web is Transforming Historical Research

Montreal: McGill-Queen's University Press 2019, 310 p.

Max Kemman Trading Zones of Digital History

Berlin: De Gruyter Oldenbourg, 2021, 182 p.

Histoire et archives à l'ère numérique

Les enjeux de la pratique de l'histoire à l'ère numérique font l'objet d'un nombre

de publications dont le rythme exponentiel n'a d'équivalent que la dynamique de questionnement et d'innovation que vivent les disciplines historiques en ce moment. Or, s'il est évident que l'évolution des outils implique un changement des pratiques de recherche et d'écriture de l'histoire, on pourrait en théorie douter de l'impact de ces nouvelles technologies sur les objets eux-mêmes, et plus précisément les archives, cette fondation apparemment immuable du discours historique. Ce serait ignorer que la relation qu'entretiennent le matériau archivistique et l'analyse historique n'est pas à sens unique: il ne s'agit pas simplement d'appliquer une nouvelle méthode à un objet inanimé, mais au contraire d'envisager celui-ci de manière radicalement différente, que ce soit parce que l'on peut désormais traiter des objets beaucoup plus massifs (Frédéric Clavert, «History in the Era of Massive Data», *Geschichte und Gesellschaft* 46/1 [2021], 175–194; Graham Shawn, Ian Milligan, Scott Weingart, *Exploring Big Historical Data, The Historian's Macroscope*, Londres 2015), ou parce que la numérisation crée un nouveau régime de preuve (Trevor Owens, Thomas Padilla, «Digital Sources and Digital Archives. Historical Evidence in the Digital Age», *International Journal of Digital Humanities* 3/1 [2021], 325–341), nécessite une nouvelle herméneutique (Andreas Fickers et Juliane Tatarinov, *Digital History and Hermeneutics. Between Theory and Practice*, Munich 2022) et renouvelle les possibilités de dialogue avec son public (Serge Noiret, Mark Tebeau et Gerben Zaagsma, *Handbook of Digital Public History*, Oldenbourg 2022). Sans parler de la capacité du numérique ou de la numérisation à considérer ou à créer de nouvelles archives, ou d'une nouvelle archive au singulier, pour reprendre la terminologie de l'informatique qui s'applique bien à l'étude du web en tant que

source historique (Niels Brügger, *The Archived Web. Doing History in the Digital Age*, Cambridge 2018; Francesca Musiani, Camille Paloque-Bergès, Valérie Schafer, Benjamin G. Thierry, *Qu'est-ce qu'une archive du web?*, Marseille 2019). Cette diversité d'approches explique le foisonnement de la littérature au sujet de l'«histoire numérique» et nous force à faire un choix dans une telle recension. Les trois volumes dont nous proposons ici une lecture croisée se présentent sous des formes très différentes par souci de complémentarité, du numéro de revue autoréflexif quant aux pratiques actuelles (Muller et Clavert, 2019) à la monographie plus traditionnelle mais néanmoins centrée sur un terrain de recherche qui renouvelle notre définition de l'archive (Milligan, 2019) en passant par une thèse qui prend le pari d'observer des historiennes et des historiens aux prises avec les nouvelles modalités d'organisation qu'imposent les technologies (Kemman, 2021). Comme on le verra, ces publications ont en commun de s'éloigner d'un discours purement théorique ou normatif sur la définition d'«histoire numérique» pour s'intéresser de plus près aux gestes quotidiens des nouveaux artisans de la donnée historique.

Le goût de l'archive

Usant du même clin d'œil à l'ouvrage d'Arlette Farge (1989) que le présent numéro de *traverse*, Caroline Muller et Frédéric Clavert ne cherchent pas dans *Le goût de l'archive à l'ère numérique* (2019) à couvrir tous les développements méthodologiques de l'histoire numérique mais plutôt à interroger l'impact de la numérisation sur les pratiques quotidiennes des chercheuses et des chercheurs. Numéro thématique de *La Gazette des archives*, éditée par l'Association des archivistes français (AAF), cette publication est donc avant tout une collection

de témoignages individuels. Sa forme en est d'autant plus originale qu'il s'agit d'une démarche collaborative qui a vu le jour sur le web plusieurs années auparavant (<https://gout-numerique.net/>) avant de se fixer dans cette «capture papier» (6) qui laisse la porte ouverte à de nouvelles contributions potentielles. Et la forme – un site web où chaque paragraphe peut être commenté – influence manifestement non seulement le fond mais également le niveau de langage et l'angle des chapitres. En résulte un volume très lisible, fait de réflexions personnelles et de retour d'expériences, des textes qui décrivent sans emphase les gestes du quotidien et l'impact des technologies numériques sur ceux-ci. Le tout sous un angle volontairement *low-tech*: pas d'intelligence artificielle, un soupçon d'approches computationnelles, quelques bases de données grand public. C'est au contraire une forme de «bricolage» (113) qui est mise en valeur et érigée en dénominateur commun des pratiques d'une génération d'historiennes et d'historiens qui s'approprient un outillage physique et logiciel, développent de nouveaux gestes et réfléchissent à leurs implications pour l'enseignement, la recherche, la préservation et la vulgarisation historique.

Le numéro ne rassemble pas que des chercheuses et des chercheurs puisqu'il fait la part belle aux archivistes, qui ouvrent d'ailleurs le volume. Céline Guyon y décrit la «mise à distance par la technologie» (15) dans un processus de collecte qui s'automatise de plus en plus, alors que Julien Benedetti observe les nouvelles habitudes des usagers·ères de la salle de lecture, la «perte du rapport à la lenteur du dépouillement» (26) et les logiques matérielles de la photographie d'archive à l'échelle individuelle. De son côté, Dominique Naud s'interroge sur la réutilisabilité du matériel numérisé par ou pour les usagers·ères des archives.

Comme en préambule à une série de contributions qui étudient plus spécifiquement certains types d'archives, Sébastien Poublanc propose de resituer la question des usages du numérique chez les étudiantes et les étudiants tout en rappelant la nuance nécessaire entre «histoire numérique» et «numérisation du métier d'historien» (44). Le rapport entre matérialité et numérisation est au cœur des contributions qui suivent, qu'il s'agisse de passage de l'image au texte dans le cadre d'une étude philologique (Julie Giovacchini), des conditions d'écoute et de manipulation d'archives sonores (Céline Lориou) ou du risque d'«indigestion» face aux très nombreuses ressources photographiques en ligne (Louis Baldasseroni et Damien Petermann). Ces considérations laissent ensuite la place à deux contributions qui s'interrogent sur la «saveur» de sources nativement numériques, à savoir les archives du web d'une part (Valérie Schafer), dont l'expérience sensible est particulièrement dépendante d'interfaces qui évoluent, et les infrastructures d'accès aux données elles-mêmes d'autre part, les *Application Programming Interfaces* (API) dont Frédéric Clavert détaille les méandres sur la base de son expérience de collecte de tweets.

En guise de conclusion, et comme pour rappeler que le *Goût de l'archive numérique* n'est pas qu'une plateforme collaborative en ligne, Véronique Servat propose un compte rendu de l'échange entre Arlette Farge et Sean Takats autour du projet, avec la médiation d'Emmanuel Laurentin. Manifestement, l'expérience sensorielle du document d'archives n'a pas disparu avec la numérisation, elle s'est naturellement déplacée là où les historiennes et les historiens pratiquent leur métier aujourd'hui, un espace hybride entre le monde du papier et celui du logiciel, probablement destiné à le rester.

Le temps de l'abondance?

Publié aux McGill-Queen's University Press il n'y a que trois ans, l'ouvrage de Ian Milligan *History in the Age of Abundance?* (2019) – notez le point d'interrogation – s'est déjà fait une place parmi les grandes références de l'histoire du web. Au fond, le sous-titre *How the web is transforming historical research* évoque probablement plus précisément de quelle façon se pose la question de l'abondance, qui n'est pas le sujet de l'ouvrage pour elle-même mais surtout une conséquence de la massification de nos objets d'étude. Et si l'auteur se permet ainsi de considérer que le web est en passe de transformer la recherche historique, c'est parce que tout son argumentaire repose sur un rappel à la cruelle réalité: qu'on le veuille ou non, nos sociétés ont déjà fait le saut du numérique depuis une trentaine d'années et le matériel avec lequel les historiennes et les historiens sont désormais aux prises est nativement numérique, entre sites web, messageries électroniques ou réseaux sociaux. Sans pour autant se lamenter sur le constat d'un retard inévitable, d'un gouffre qui sépare les pratiques de recherches historiques actuelles et les compétences nécessaires au traitement et à l'interprétation de ces sources historiques d'un genre nouveau et d'une quantité sans pareille, Milligan montre au travers d'études de cas que, si les outils changent et que les questions se formulent différemment, le travail de l'historienne ou de l'historien du web demeure avant tout un exercice de critique des sources. L'ouvrage se présente donc assez naturellement comme une grande introduction, un panorama d'objets et de méthodes, comme si l'on tenait ouverte la boîte à outils du «(practical) historian in the age of big data» (213), un catalogue des possibles mais aussi des limites et des risques. Et s'il est un risque que l'auteur se garde bien de passer sous silence, c'est

celui de laisser la connaissance technique aux spécialistes de l'algorithmique pour s'isoler dans la tour d'ivoire du savant.

Les zones d'échange

Tiré d'une thèse soutenue en 2019, *Trading Zones of Digital History* de Max Kemman (2021) est le volume inaugural de la nouvelle collection *Studies in Digital History and Hermeneutics* éditée par De Gruyter Oldenbourg avec le soutien de l'Université du Luxembourg. L'ouvrage se présente sous la forme d'une enquête quasi ethnographique du milieu des historiens du numérique du Luxembourg Centre for Contemporary and Digital History (C2DH) et s'intéresse aux logiques de collaboration et d'hybridation interdisciplinaires, modélisées comme autant de «zones d'échange» (ou de négociation). La constitution d'un tel référentiel permet à l'auteur de fréquents allers-retours entre le cadre théorique, les nombreuses définitions de l'histoire numérique et le vécu des individus, qu'il s'agisse de leur organisation pratique, hiérarchique ou symbolique. On y trouve par exemple une analyse de la façon dont les collaborateurs·trices du centre s'y connectent, tant physiquement dans les bureaux que par des moyens numériques, une étude des relations de pouvoir au sein des pôles de recherche ou encore de la façon dont sont décrits les objectifs de chacun dans un projet collaboratif en fonction de leurs compétences d'historien·ne·s et/ou d'informaticien·ne·s. Sans surprise, le rôle des individus dans cet écosystème évolue au gré des projets et des fragiles équilibres interpersonnels, mais Kemman montre comment son modèle permet d'isoler les «brokers» (114), ces personnes – souvent dans une position professorale – qui jouent le rôle de négociateurs entre les cultures disciplinaires des membres de leur équipe. Une bonne compréhension des frontières mais aussi des porosités

entre les différents champs qui entrent en contact dans une telle «zone d'échange» serait la garantie d'une collaboration qui ne se substitue pas aux valeurs disciplinaires initiales.

Martin Grandjean (Lausanne)